

ANDRÉ GERMAIN

CHATEAUX EN BOURGOGNE

EXTRAIT DU CORRESPONDANT
DU 25 AOUT 1929

PARIS
IMPRIMERIE LOUIS DE SOYE
18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES (V^e)

1929

A Madame de Chayla qui, dans la ravissante
maison de Villeneuve où elle voulut bien
m'accueillir, fit revivre pour moi quelque chose
de l'idéale présence de Madame de Beaumont,
avec ma très respectueuse reconnaissance
André Germain

CHATEAUX EN BOURGOGNE

A la Comtesse A. de Chabrilan, qui
voulut bien être, en Bourgogne, mon hôtesse
et ma muse, en témoignage de ma respec-
tueuse reconnaissance.

LUX.

Je visite les plus beaux châteaux de la Bourgogne ; leurs admirables tapisseries et tous ces meubles qu'ils préservent enchantent mes regards. Cependant aucun ne m'a donné l'émotion que je ressens dès que je commence à me promener sous les ombrages et dans la paix mélancolique de Lux.

C'est que ce domaine tout traversé d'eau et tout enfoui sous les arbres appartient aux ombres. Et la femme qui m'accueille, si douce et si distinguée, dont le noble visage garde les traces d'une beauté fameuse, vit en amitié avec elles. Elle a perdu, elle aussi, ce qui lui était le plus cher ; la bonté et la prière occupent ses heures ; et sa démarche légère, pleine de compassion, ne pèse pas aux fantômes douloureux qui errent encore à travers les allées.

« Je devais un jour me reposer seule sous les arbres que j'avais plantés, et les jeux de l'enfance qu'ils avaient couverts de leur ombre ne plus me laisser qu'un souvenir associé à la plus amère douleur¹ » : ainsi gémit l'une des ombres. Et l'autre ne dit rien ; mais son silence scelle un terrible secret.

Un instant, j'ai causé avec toutes les dames de Saulx-Tavannes qui au cours des siècles se succédèrent à Lux. On m'a mené voir leurs portraits qui remplissent une salle. Maint visage avenant et riant sollicitait mon attention. Pourtant, j'ai vite négligé tous les autres à cause de ces deux-là qui, pourvus d'une tragique auréole, me fascinaient.

1. Duchesse de Saulx-Tavannes, *Mémoires inédits*.

entier sur lui; les deux circonvolutions de l'antique escalier l'étreignent; il est l'âme secrète de la demeure maudite.

J'entre, pour m'informer, dans une misérable maison. Un garde est là, qui ne sait rien de Mélusine. Il n'a entendu parler que de Marguerite de Bourgogne et, commettant le péché dont pleurait encore récemment un vieil érudit de Tonnerre, confondant les deux Marguerites, la sainte et la bacchante (c'est à la sainte qu'appartint Maulnes), il me parle des habitudes de l'hôtel de Nesles transportées ici. Mais une vieille femme survient, plus avisée et qui connaît Mélusine. Un peu servante de sorcière, elle a même l'air de l'avoir fréquentée, ou du moins aperçue de l'office. Et voici la malveillante version qu'elle me propose : « Oui, Mélusine habitait bien ici. Mais elle s'en allait de château en château raconter des uns aux autres ce qui se passait. Aussi, quand le seigneur de Maulnes a appris cela, il a été furieux et il l'a fait brûler sur cette place. Au moment de mourir elle a crié : « Maulnes, méchant Maulnes ! chaque an tu rétréciras d'une aulne ».

Ces mauvais vers et cette démonétisation d'une fée m'offensent également. Je quitte la vieille apprentie-sorcière; je retourne méditer sur l'âpre plateau. L'ivresse des lieux ensorcelés me pénètre, cette ivresse qu'éprouva si fortement Barrès et qui lui fit trouver ses plus belles inspirations aux flancs pierreux d'une colline de son pays. Il ne se lassait pas de gravir le sommet fréquenté des dieux et des génies avant que les ermites du Christ l'eussent sanctifié; et il en a merveilleusement exprimé le cantique.

Saurai-je, moi, chanter le poème de Maulnes, de sa tour menacée de ruine, de son plateau désolé ? Ce berger m'y invite qui, comme une âme punie, va et vient à travers le champ, soulevant des pans de sa houppelande je ne sais quelle prière. Alors que bêtes et gens par cette journée terrible se cachent frileusement, ses moutons maudits paissent la brume du soir et, lui, il habite le vent.

JOUBERT A VILLENEUVE-SUR-YONNE.

A la Comtesse du Chayla.

Il méritait ce privilège : survivre aux lieux qu'il avait aimés. Si, plus de cent ans après sa mort, l'auteur des Pensées entrait dans sa maison de Villeneuve-sur-Yonne, il retrou-

verait tous les objets qu'il a connus, y compris le secrétaire que M^{me} de Beaumont mourante lui légua, il reverrait dans son salon, pieusement conservées à leur place, ces gravures qu'il s'était plu à disposer dans un ordre symbolique, les unes rappelant les divertissements de l'homme, les autres figurant l'ascension de l'âme. Vieillot et endormie, elle continue un songe très ancien, cette maison bizarre aux deux corps de bâtiments, qui forçait le philosophe à traverser le jardin pour aller de sa chambre à sa salle à manger. Elle est là, étroite, modeste dans sa rue que presque aucune voiture ne traverse, dans sa ville que semblent fermer au progrès deux portes surmontées de leurs tours moyen-âgeuses, où presque à chaque demeure sourit encore le passé. Mais ce qui est plus merveilleux ici que l'authenticité des choses, c'est la conservation d'une atmosphère. Voilà bientôt deux siècles que cette maison est dans une même famille. Elle appartient aux petits-neveux de cette sensible, mélancolique et touchante M^{me} Moreau de Bussy dont Joubert parvint, à force d'obstination douce, à vaincre le goût du malheur et à faire M^{me} Joubert. Et je crois que, s'il revenait dans sa maison, il serait singulièrement ému en reconnaissant sur d'autres visages de femmes cette grâce et cet accueil qui le fixèrent jadis dans ces murs, le charme très simple, très limpide de deux de ses petites-nièces et l'ambiance toute faite d'aménité et de noblesse qui enveloppe une femme aux beaux traits, aux paisibles cheveux blancs, bien digne de s'entretenir, elle aussi, avec Chateaubriand.

Dans cette maison captivante, il y a un lieu qui me retient surtout, la fameuse « chambre verte » où furent reçus longuement les trois hôtes de prédilection, Fontanes, Chateaubriand, M^{me} de Beaumont. Je contemple, j'étudie ces meubles qui ont tous une histoire, la commode et le secrétaire, les beaux sièges, le lit aux courtines vertes, aux petites urnes dorées. Sur la table à jeu que je vois Chateaubriand écrivit une partie de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*; et ces taches d'encre qui en maculent le drap vert, il paraît que c'est lui qui les a faites.

Je quitte à regret la chambre verte; je m'attarde encore à son seuil, dans cet étrange crépuscule glauque que la chambre un peu privée de lumière laisse filtrer jusqu'à moi. Il est beau que ce soit là, dans cette parfaite simplicité, que quelques-uns des grands chapitres de l'histoire littéraire de France aient été vécus. Et je me sens à la fois heureux

et mélancolique, comme lorsqu'on a frôlé des ombres. A mon pâle contentement un regret très cuisant va soudain se mêler. Un homme était venu, il y a peu de temps, réveiller les échos de la chambre verte et se pencher sur ses murmures d'outre-tombe. Avec une sensibilité de poète et une délicatesse infinie, André Beaunier, prenant dans sa main les lettres mêmes de Joubert et les petits carnets sur lesquels il notait ses pensées, avait su arracher à ces vieux feuillets des confidences nouvelles. Et, dans un ouvrage dont trois volumes avaient déjà paru, il était arrivé, à force de patience et d'amour, à nous restituer cette vie, non pas ses faits, — il n'y en eut guère, — mais les nuances, les reflets et les états d'âme dont elle était faite. Or la mort a pris brusquement André Beaunier au milieu de son travail; et toute cette belle histoire qu'il dérobaît pour nous aux ténèbres, voici qu'elle y est une seconde fois plongée.

* * *

Vers le déclin du jour, j'ai voulu me rapprocher un peu plus de Joubert. Et, en sa compagnie, j'ai refait sa promenade favorite, celle qui le menait au village de Valprofonde. Comme j'avais bien choisi ma journée ! la seule, de ce triste octobre, où le ciel bleu se montrât; un ciel pâle, frileux, d'une douceur élyséenne, tellement apparenté à la sensibilité et aux rêveries de Joseph Joubert. Je suivais avec piété la petite vallée qui, aux portes mêmes de Villeneuve, commence de se dessiner et, à mesure que j'avançais en elle, elle me parlait davantage de lui. Car, un peu banale d'abord et, entre ses ronds rebords, un peu trop étalée, voici qu'elle s'affinait, se resserrait et parmi les arbres où elle s'enfonçait, se faisait toute mystérieuse. Une prairie toute fraîche, toute crue occupait son centre; des peupliers, qui semblaient les flambeaux de l'automne, élevaient dans le ciel leur plainte à la fois ardente et funèbre. La vallée se faisait plus intime; et alors les maisons commençaient, humbles, recueillies, pareilles à des asiles. Plus pressés, les beaux arbres se répandaient sur les pentes; une petite église continuait à travers les siècles sa vigilante prière. Et je comprenais soudain quel écho, quel espoir et quelle concordance cet homme à l'âme trop fine, à la fois céleste et platonicien, venait chercher en ce paysage tout enveloppé de précautions, d'intimité et de poésie, dont les herbes et les arbres semblent veiller quelque antique et beau secret.